

lumière, et ils élevèrent vers le ciel une grande quantité de torches et de flambeaux allumés. Les Macédoniens ne firent rien de semblable ; tout leur camp était saisi d'horreur et d'épouvante ; et il se répandit même un bruit sourd que ce phénomène annonçait la mort du roi. Paul-Émile n'était pas entièrement neuf sur ces matières ; il avait quelques connaissances des anomalies de l'écliptique, qui font que la lune, après certaines révolutions réglées, se plonge dans l'ombre de la terre, et se cache à nos yeux jusqu'à ce qu'ayant traversé l'espace obscurci par cette ombre, elle reçoit de



FIG. 45. — Buste d'Hercule.

nouveau sa lumière de celle du soleil ; mais, comme il rapportait tout à la divinité, qu'il aimait les sacrifices et pratiquait la divination, dès qu'il vit la lune reprendre sa clarté, il lui sacrifia onze jeunes taureaux. Dès la pointe du jour il immola à Hercule jusqu'à vingt bœufs sans obtenir des signes favorables ; enfin, à la vingt et unième victime, il en eut qui lui promettaient la victoire s'il se tenait sur la défensive. Ayant donc voué à ce dieu une hécatombe et des jeux sacrés, il ordonne aux capitaines de ranger l'armée en bataille. Ensuite, pour éviter que ses soldats eussent le

soleil en face, en combattant le matin, il attendit qu'il eût baissé vers le couchant ; et pendant cet intervalle il se reposa dans sa tente, qui était ouverte sur la plaine et sur le camp des ennemis.

On dit que vers le soir il eut recours à une ruse pour engager les ennemis à l'attaquer : il fit chasser vers leur camp un cheval débridé ; et, quelques Romains ayant couru pour le reprendre, ce premier mouvement engagea le combat. D'autres racontent que des soldats thraces, commandés par Alexandre, chargèrent des fourrageurs romains qui revenaient au camp ; que, sept cents Liguriens ayant couru à leur secours, on envoya de part et d'autre des renforts considérables, et le combat commença des deux côtés. Paul-Émile, comme un habile pilote, prévoyant, par le mouvement et

l'agitation qui régnaient dans les deux camps, qu'il se préparait une grande tempête, sortit de sa tente, et parcourut les rangs pour encourager ses soldats. Nasica, ayant poussé son cheval jusqu'au lieu de l'escarmouche, vit toute l'armée ennemie qui se disposait à en venir aux mains. Au premier rang marchaient les Thraces, dont l'aspect seul inspirait l'effroi ; ils étaient d'une très haute taille, et avaient des boucliers d'une blancheur éblouissante, avec de fortes bottines ; ils étaient vêtus de noir, et agitaient de leurs bras gauches, de pesantes piques revêtues de fer. Après eux marchaient les mercenaires, dont les armures étaient très diversifiées ; on y avait mêlé les troupes de Pèonie. Les Macédoniens naturels formaient le troisième rang ; ils étaient, par leur jeunesse et par leur valeur, l'élite de l'armée ; couverts d'armes dorées et vêtus de pourpre, ils jetaient le plus vif éclat. A mesure qu'ils se rangeaient en bataille, on voyait sortir des retranchements les chalcaspides¹, dont les armes de fer et de cuivre étincelaient au loin et remplissaient d'éclairs toute la plaine, tandis qu'en s'exhortant les uns les autres, ils faisaient retentir de leurs cris les montagnes voisines. Ils marchèrent à l'ennemi avec tant d'audace et de vitesse, que les premiers qui furent tués ne tombèrent qu'à deux stades du camp des Romains.

Dès que l'attaque eut commencé, Paul-Émile courut aux premiers rangs, et s'aperçut que les capitaines macédoniens avaient enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, qui ne pouvaient parvenir jusqu'à eux avec leurs épées. Mais, quand il eut vu leurs soldats prendre en main les boucliers qu'ils portaient suspendus à leurs épaules, et baissant tous à la fois leurs piques, les présenter à ses soldats ; cette haie impénétrable de boucliers serrés les uns contre les autres, ce front hérissé de piques, qui donnaient tant de force à leur première ligne, le frappèrent d'étonnement et de crainte. Il avoua n'avoir jamais vu de spectacle plus terrible ; et il parla souvent depuis de l'impression d'effroi que cette vue avait faite sur lui. Mais alors, pour soutenir le courage de ses troupes, il parcourut les rangs à cheval avec un air et un visage sereins, sans casque et sans armure. Pour le roi de Macédoine, il vit à peine l'action engagée, que n'étant pas maître de sa frayeur, il se sauva à toute bride dans la ville de

1. Qui portaient des boucliers d'airain.

Pydna, sous prétexte d'y sacrifier à Hercule ; mais ce dieu ne reçoit pas les sacrifices timides des cœurs lâches ; il n'exauce pas les vœux coupables qu'ils lui adressent. Serait-il juste, en effet, que celui qui ne tire pas frappât le but ? qu'il remportât la victoire quand il n'attend pas même l'ennemi ? L'homme oisif ou méchant doit-il réussir et être heureux ? Mais ce dieu écouta les vœux de Paul-Émile, qui lui demandait la victoire les armes à la main, et qui l'appelait à son secours en combattant. Cependant un certain Posidonius, qui dit avoir vécu dans ce temps-là et s'être trouvé même à cette bataille, raconte, dans l'histoire de Persée qu'il a écrite en plusieurs livres, que ce ne fut ni par lâcheté ni sous prétexte d'un sacrifice que ce prince se retira ; mais que la veille du combat il reçut à la jambe un coup de pied de cheval ; que, malgré l'incommodité de sa blessure et les instances de ses amis qui voulaient l'empêcher de se trouver à la bataille, il se fit amener un des chevaux qu'il montait ordinairement, et alla sans cuirasse se jeter au milieu de sa phalange. Là, les traits pleuvant sur lui de toutes parts, il fut atteint d'un javelot tout de fer, qui, à la vérité, ne le blessa point de la pointe, et glissa le long du côté gauche, mais avec une telle raideur, que sa tunique en fut déchirée, et qu'il eut une meurtrissure sanglante dont il porta longtemps la marque. Voilà ce que Posidonius allègue pour la justification de Persée.

Les Romains qui combattaient contre la phalange macédonienne ne pouvant parvenir à la rompre, un capitaine des Péligniens, nommé Salius, prend l'enseigne de sa cohorte et la jette au milieu des ennemis. A l'instant les Péligniens se précipitent vers cet endroit ; car il n'est pas de plus grande honte ni de plus grand crime pour les peuples d'Italie que d'abandonner leur drapeau. Il se fit là de part et d'autre des efforts prodigieux de valeur, et le carnage fut horrible : les Romains s'efforçaient de couper avec leurs épées les longues piques des Macédoniens, de repousser les ennemis en les pressant de leurs boucliers ou même d'écarter les piques avec leurs mains, pour se faire jour dans leur phalange ; les Macédoniens, de leur côté, tenant leurs piques des deux mains, frappent ceux qui les approchent, percent leurs boucliers et leurs cuirasses, qui ne peuvent résister à la violence des coups, renversent les Péligniens et les Maruciniens, qui allaient tête baissée et comme des bêtes féroces s'enfermer d'eux-mêmes et se précipiter à une mort certaine. Le premier rang étant taillé en pièces, ceux qui

formaient la seconde ligne reculèrent de quelques pas ; et, sans prendre précisément la fuite, ils se retirèrent vers le mont Olocre. Paul-Émile, voyant ce mouvement rétrograde de la première ligne, et la crainte qu'inspirait aux Romains cette phalange qu'ils ne pouvaient entamer, et qui, présentant un front hérissé de piques, tel qu'un rempart impénétrable, résistait à tous les efforts de l'ennemi, déchira de douleur sa cotte d'armes ; mais, comme l'inégalité du terrain et l'étendue de la ligne ne permettaient pas aux Macédoniens de conserver, sans aucune interruption, cette haie de boucliers, Paul-Émile s'aperçut que la phalange laissait des ouvertures et des intervalles, toujours inévitables dans de grandes armées, où, l'effort des combattants n'étant pas le même partout, la ligne avance dans quelques endroits et recule dans d'autres.

Alors il se porte rapidement dans tous les rangs, et, partageant ses troupes par pelotons, il leur ordonne de se jeter dans les vides que laissait la phalange ennemie, de ne plus l'attaquer tous ensemble et dans un même point, mais de faire de divers côtés plusieurs attaques séparées. Dès qu'il eut donné cet ordre aux officiers, et ceux-ci à leurs soldats, les Romains, pénétrant dans les intervalles de la phalange, prennent les ennemis en flanc



FIG. 46. — Boucliers longs des Romains.

et en queue, partout où ils les voient découverts, leur font perdre tout l'avantage qu'ils tiraient de leur union et de leur effort commun, et la phalange est bientôt rompue. Lorsqu'il fallut combattre d'homme à homme ou par petits pelotons, les Macédoniens, qui n'avaient que des épées courtes, frappaient des coups inutiles sur les boucliers longs et solides des Romains, qui s'en couvraient de la tête aux pieds ; tandis qu'eux-mêmes n'avaient que des boucliers petits et faibles à opposer aux épées des Romains, qui, par leur poids et leur raideur, pénétraient toute sorte d'armure ; aussi ne purent-ils résister longtemps à un choc si inégal, et ils furent renversés.

Ce fut dans cet endroit qu'on se battit de part et d'autre avec le plus d'acharnement. Ce fut là aussi que Marcus, fils de Caton et gendre de Paul-Émile, en faisant des prodiges de valeur, perdit son épée. Ce jeune homme, nourri dans les meilleurs principes, et

qui, né d'un père si illustre, lui devait des preuves d'un grand courage, persuadé qu'il valait mieux mourir que de laisser, lui vivant, au pouvoir de l'ennemi une telle dépouille, parcourt le champ de bataille, raconte son accident à tous ses amis, à tous les soldats de sa connaissance qu'il rencontre, et implore leur secours. Il rassemble autour de lui une troupe de braves qui, sous sa conduite, traversent rapidement les bataillons romains, fondent sur les ennemis ; et, après des efforts incroyables et un carnage horrible, les poussent hors du champ de bataille : alors, restés dans un grand espace maîtres du terrain, ils cherchent cette épée, et la trouvent enfin, quoique avec peine, sous un tas d'armes et de morts. Transportés de joie et poussant des cris de victoire, ils s'élancent de nouveau sur ceux des ennemis qui font encore résistance, et ne cessent pas de combattre jusqu'à ce que trois mille Macédoniens, qui tenaient ferme et se défendaient vigoureusement, eurent tous été taillés en pièces. Aussitôt l'armée entière prit la fuite. Le massacre fut si grand, que la plaine jusqu'au pied de la montagne était toute jonchée de morts, et que le lendemain, lorsque l'armée romaine passa le fleuve Leucus, ses eaux étaient encore teintes de sang. Il périt, dit-on, du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes : les Romains n'en perdirent que cent, selon Posidonius, et quatre-vingts, suivant Nasica : une action si sanglante fut promptement décidée ; elle avait commencé vers la neuvième heure, et la victoire était gagnée dès la dixième. Les Romains profitèrent du reste du jour pour courir après les fuyards jusqu'à la distance de cent vingt stades, et ils ne revinrent que fort tard.

Les valets de l'armée, sortis au-devant de leurs maîtres avec des flambeaux, et en poussant des cris de joie, les ramenèrent dans leurs tentes, qu'ils avaient illuminées et couronnées de lierre et de laurier¹. Le général seul était dans une inquiétude mortelle : des deux fils qu'il avait dans son armée, le plus jeune ne paraissait pas : c'était celui qu'il aimait le plus, parce qu'il montrait des dispositions plus heureuses pour la vertu qu'aucun de ses frères ; et, comme il était plein d'ardeur et passionné pour la gloire, quoiqu'il fût encore dans sa première jeunesse², le père

1. C'était la coutume des Romains.

2. Il avait dix-sept ans.

ne doutait pas qu'entraîné par son peu d'expérience au milieu des ennemis, il n'eût été la victime de son courage. Tout le camp n'est pas plus tôt instruit de l'inquiétude et de l'affliction de Paul-Émile, que les soldats, qui prenaient leur repas, se lèvent de table, et courent avec des torches allumées, les uns à la tente du général, les autres devant les retranchements, pour chercher ce jeune homme parmi ceux qui avaient péri les premiers. Un profond silence régnait dans le camp, et la plaine retentissait des cris de ceux qui appelaient Scipion ; car dès son entrée dans le monde il s'était fait généralement admirer, et l'on avait reconnu en lui plus que dans aucun autre Romain de son temps les qualités guerrières et les vertus politiques. Il était déjà tard, et l'on désespérait de le retrouver, lorsqu'il revint de la poursuite des ennemis avec trois ou quatre de ses camarades, tout couvert du sang encore fumant qu'il avait répandu : tel qu'un généreux chien qui s'acharne après la bête, il s'était laissé entraîner trop loin par le plaisir de la victoire. C'est ce Scipion qui dans la suite détruisit Numance et Carthage, et qui fut le premier des Romains par sa vertu comme par sa puissance. La fortune, remettant donc à un autre temps à satisfaire son envie contre le consul pour un succès si éclatant, lui laissa goûter sans mélange le plaisir de la victoire.

Cependant Persée s'enfuit de Pydna à Pella, suivi de sa cavalerie, qui s'était sauvée presque tout entière de la bataille. Lorsque les gens de pied les eurent atteints, ils les accusèrent de lâcheté, et allèrent jusqu'à les renverser de cheval et en blessèrent un grand nombre. Persée, qui craignait que ce tumulte n'allât plus loin, se détourna du grand chemin, et, pour n'être pas reconnu, il ôta son manteau de pourpre, qu'il plia et posa devant lui ; il prit son diadème dans sa main, et, afin de s'entretenir librement avec ses amis, il mit pied à terre et mena son cheval par la bride. Mais ceux qui l'accompagnaient, sous prétexte, l'un de rattacher ses brodequins, l'autre de boire, un troisième de faire baigner son cheval, restèrent derrière et se retirèrent l'un après l'autre, redoutant bien moins la fureur des ennemis que la cruauté de ce prince, qui, troublé de ses revers, cherchait à rejeter sur les autres la cause de sa défaite. Lorsqu'il fut entré dans Pella, Euctus et Dudéus, ses deux trésoriers, vinrent au-devant de lui, et, ayant osé lui reprocher les fautes qu'il avait faites, et lui donner avec une liberté déplacée des conseils inutiles, Persée, transporté de

colère, les tua tous les deux avec son poignard. Alors il ne resta plus auprès de lui qu'Évandre de Crète, Archédamus d'Étolie et Néon le Béotien. De toutes ses troupes, les Crétois seuls le suivirent, non qu'ils lui fussent réellement attachés, mais ils étaient retenus par ses trésors, comme les abeilles par le miel, car il traînait après lui des richesses immenses, et il leur permit de piller des coupes, des cratères et d'autres vases d'or et d'argent qui en faisaient partie, jusqu'à la valeur de cinquante talents. Il alla d'abord à Amphipolis et de là à Galepsus; et, sa frayeur étant un peu diminuée, il retomba dans la plus invétérée de ses maladies, et qui était comme née avec lui, son avarice. Il se plaignit à ses amis que sans le vouloir il avait livré au pillage des Crétois des



Fig. 47. — Castor et Pollux.

vases d'or qui avaient appartenu à Alexandre le Grand, et il conjura avec larmes les soldats qui les avaient pris de les lui rendre pour le prix qu'ils valaient. Ceux qui le connaissaient parfaitement virent bien qu'il agissait en Crétois avec les Crétois¹, et ceux qui, se fiant à sa parole, lui rendirent les vases, les perdirent et n'en reçurent pas le prix. Après avoir ainsi gagné sur ses amis trente talents, dont les ennemis devaient

bientôt se rendre les maîtres, il fit voile pour Samothrace, et se réfugia dans le temple de Castor et de Pollux.

Les Macédoniens ont toujours passé pour aimer leurs rois; mais alors, comme si le dernier appui de cette affection eût manqué, elle tomba tout à coup; et, se remettant à la discrétion de Paul-Émile, ils le rendirent en deux jours maître de toute la Macédoine. Une conquête si facile favorise l'opinion de ceux qui attribuent tous ses succès à la fortune; et ce qui lui arriva à Amphipolis porte en effet un caractère divin. Comme il sacrifiait dans cette ville, et que la victime était déjà immolée, la foudre tomba sur l'autel et consuma le sacrifice. Mais rien n'est plus extraordinaire et ne marque autant la faveur des dieux que ce que fit alors pour lui la renommée. Le quatrième jour après la défaite de Persée à

1. C'était un proverbe qui signifiait employer le mensonge et la fraude contre les menteurs. Les Crétois avaient toujours eu cette mauvaise réputation. Epiménide, qui vivait cinq cents ans avant J.-C., le leur reproche dans un vers fort connu et cité par saint Paul, qui atteste pour son temps la vérité de ce reproche.

Pydna, pendant qu'à Rome le peuple assistait à des courses de chevaux, un bruit soudain se répandit à l'entrée du théâtre, que Paul-Émile avait remporté sur Persée une grande victoire, et conquis toute la Macédoine. Cette nouvelle, devenue bientôt publique, excita les plus vifs transports de joie, suivis de cris et de battements de mains qui se continuèrent la journée entière dans toute la ville. Le lendemain, comme on ne put pas remonter à la source de ce bruit, et que chacun disait ne le savoir que par ouï-dire, cette joie s'évanouit bientôt. Mais peu de jours après on en eut des nouvelles certaines, et l'on ne put trop admirer ce bruit avant-coureur qui avait annoncé la vérité par un mensonge.

Cependant Cnéius Octavius, qui commandait la flotte de Paul-Émile, étant abordé à Samothrace, ne voulut point, par respect pour les dieux, violer l'asile de Persée; il lui ôta seulement tous les moyens de s'embarquer et de prendre la fuite. Mais ce prince gagna secrètement un Crétois nommé Oroandès, qui avait un petit vaisseau, et l'engagea à le recevoir avec toutes ses richesses. Cet homme, par une perfidie digne d'un Crétois, mit le soir sur son bord tout ce que Persée avait de précieux, et lui fit dire de se rendre, vers le milieu de la nuit, sur le port, vers le promontoire de Démétrium, avec ses enfants et les personnes qui lui seraient absolument nécessaires; mais dès le soir il mit à la voile. Persée, sa femme et ses enfants eurent beaucoup à souffrir en descendant, par une petite fenêtre, le long du mur, car ils n'avaient jamais éprouvé une pareille fatigue. Mais quelle ne fut pas la douleur de ce prince, lorsqu'un homme, qui le rencontra errant sur le rivage, lui dit qu'il avait vu Oroandès cinglant en pleine mer! A cette nouvelle, il pousse un profond soupir, et, n'ayant plus d'espérance, voyant d'ailleurs que le jour commençait à poindre, il se met à fuir vers la muraille le long de laquelle il était descendu, non plus en se cachant, car il était découvert, mais pour gagner son lieu de refuge avant que les Romains pussent l'atteindre. Il y arriva, en effet, avant eux avec sa femme; pour ses enfants, il les avait remis lui-même à un nommé Ion, qui, après avoir été son favori, le trahit alors; et en livrant ses enfants aux Romains fut surtout cause que, comme une bête féroce à qui l'on a enlevé ses petits, il se rendit lui-même à discrétion à ceux qui les tenaient en leur pouvoir. Il avait la plus grande confiance en Nasica, et il le demanda pour se rendre à lui; mais il ne se trouva pas sur la

flotte ; et Persée, après avoir déploré son malheur, et réfléchi quelque temps sur la nécessité pressante à laquelle il était réduit, se remit entre les mains d'Octavius.

Il montra dans cette occasion une autre maladie encore plus honteuse que celle de l'avarice, l'amour de la vie, qui lui fit perdre le seul avantage que la fortune ne puisse ôter aux malheureux, je veux dire la compassion. Car, ayant demandé d'être conduit à Paul-Émile, ce général, qui s'attendait à trouver en lui un grand prince que la colère des dieux avait précipité dans une disgrâce qu'il ne méritait pas, sortit de sa tente les yeux baignés de larmes, et alla au-devant de lui, accompagné de ses amis. Mais Persée, donnant le spectacle le plus indigne de son rang, se prosterna le

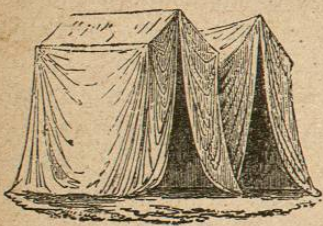


FIG. 48. — Tentes romaines.

visage contre terre, et embrassant les genoux de Paul-Émile, il proféra des paroles si déshonorantes et descendit à des prières si basses, que ce général ne put les souffrir ni les entendre, et que, le regardant d'un air triste et affligé : « Malheureux prince, lui dit-il, pourquoi justifies-tu la fortune du plus grand reproche que tu puisses

lui faire? pourquoi prouves-tu par ta conduite que tu mérites tes malheurs présents et que tu étais indigne de ta prospérité passée? pourquoi abaisser ma victoire et diminuer la gloire de mes succès en nous montrant en toi un adversaire méprisable et si peu digne des Romains? La vertu force, envers les malheureux, le respect de leurs ennemis; la lâcheté, même heureuse, n'attire que le mépris des Romains. »

Cependant il le fit relever, et, le prenant par la main, il le remit à Tubéron. Ensuite ayant fait entrer dans sa tente ses fils, ses gendres, et les plus jeunes des officiers romains, il s'assit, et resta longtemps pensif sans rien dire ; ce qui étonna tous ceux qui étaient présents. Enfin il rompit le silence, et, se mettant à parler sur l'inconstance de la fortune, sur les vicissitudes des destinées humaines : « Est-il convenable à quelque homme que ce soit, leur dit-il, de s'enorgueillir de ses prospérités et de se glorifier d'avoir soumis une nation, un royaume ou une ville? Ne doit-il pas plutôt craindre l'instabilité de la fortune, qui, mettant sous

les yeux de tout général d'armée un exemple si frappant de la faiblesse humaine, l'avertit de ne rien regarder comme durable et permanent? En quel temps peut-on avoir une confiance assurée, lorsque le moment de la victoire est celui où nous devons le plus craindre les caprices de la fortune, et que dans la plus grande joie les révolutions de cette destinée, qui porte tour à tour ses faveurs de côté et d'autre, nous donnent de si justes sujets de défiance? Quand vous avez vu en moins d'une heure tomber à vos pieds cette maison d'Alexandre, élevée à un si haut degré de puissance et maîtresse d'un si vaste empire; quand des princes environnés il y a peu d'instant de tant de milliers de fantassins et d'une cavalerie si nombreuse sont réduits à recevoir leur nourriture journalière des mains de leurs ennemis; pensez-vous que notre puissance ait un destin plus durable, et qu'elle soit toujours à l'épreuve du temps? Réprimez donc, mes enfants, cette fierté, cette arrogance que donne la victoire: portez toujours, pour vous humilier, vos pensées sur l'avenir, et préparez-vous aux événements par lesquels Dieu fera expier un jour à chacun de vous votre prospérité présente. » Il tint encore plusieurs discours semblables, et renvoya ces jeunes gens dont il avait réprimé par ses remontrances, comme par un frein salutaire, la présomption et l'audace.

Après avoir mis son armée dans des quartiers pour l'y faire reposer, il alla lui-même visiter la Grèce, afin de se procurer un plaisir aussi honorable pour lui-même qu'utile à ce pays. En parcourant les villes, il en soulageait les habitants, il réformait leur gouvernement, et prenait dans les magasins du roi de quoi distribuer aux uns du blé, et aux autres de l'huile. Il y trouva, dit-on, de si grandes provisions, que ceux qui étaient dans le cas d'en recevoir manquèrent avant qu'elles fussent épuisées. A Delphes, il vit une grande colonne carrée, de pierre blanche, disposée à recevoir une statue d'or de Persée; il ordonna qu'on y mit la sienne, en disant que les vaincus devaient céder la place aux vainqueurs. Dans le temple d'Olympie, il dit cette parole, devenue depuis si célèbre: que Phidias avait représenté le Jupiter d'Homère. Quand les dix commissaires envoyés de Rome furent arrivés, il rendit aux Macédoniens leurs terres, déclara leurs villes libres, et leur permit de se gouverner par leurs propres lois. Il ne leur imposa qu'un tribut annuel de cent talents; ce n'était pas la moitié de ce qu'ils payaient à leur roi. Il fit célébrer ensuite, en l'honneur des dieux,